

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

IV

Le lieutenant réfléchit quelques instants, chercha dans sa tête une solution.

— Il n'y a pas d'autre moyen ! se dit-il résolument. C'est grave, et je joue gros jeu... je risque ma tête peut-être. Qu'importe ! J'ai promis, je tiendrai parole. Si j'échoue, Mathilde me saura gré de mon dévouement...

Il se rendit à son domicile, après avoir acheté chez un marchand d'habits une petite valise et quelques vêtements, que la femme de ce dernier devait lui porter sur le champ.

Puis, imaginant un prétexte pour éloigner quelques instants son brosseur, il se hâta d'enlever de la petite malle en cuir les effets qu'elle contenait, y plaça mystérieusement quelques objets dont nous connaissons bientôt la nature, puis il la referma avec soin.

Dès que le soldat fut rentré :

— Pierre, lui dit M. Marquais, prenez cette valise et accompagnez-moi à Lobau.

— Cette valise ?...

— Hé oui, parbleu ! celle que vient d'apporter cette pauvre femme. C'est la mère d'un de ces brigands que j'ai pincés ce matin. Jo n'ai pas pu lui refuser la faveur de faire passer un peu de linge à son scélérat de fils.

— Vous êtes si bon, lieutenant !

— Tâchez de complimenter et suis-moi, lui dit le lieutenant

Marquais. Il faut bien qu'il change de chemise, ce gredin de communalard !...

— En attendant qu'on lui fasse son affaire ! ajouta le domestique.

Arrivé à la caserne et sous le prétexte d'arracher des révé-

lations à son prisonnier, il se fit conduire au cachot où le fédéré avait été retenu par ses soins quelques heures auparavant. Puis il éloigna tout le monde.

— Laissez-moi seul avec ce diable ! dit-il aux soldats...

On supposa que l'officier voulait lui tirer les vers du nez, lui faire subir un interrogatoire et obtenir de lui des indications et des aveux.

Le brosseur, obéissant à un ordre de son lieutenant, avait déposé la valise dans un coin de la cellule. Amilear Merquier, convaincu qu'on venait le chercher pour le fusiller, s'était croisé les bras, regardait fièrement ses bourreaux.

— Je suis prêt ! dit-il d'une voix ferme. Vous m'avez fait trop languir. Tuez-moi tout de suite, comme mon malheureux colonel, et que ça finisse !...

— T'n in-fant, bandit ! Il faut d'abord, répondit brutalement Marquais, il faut que tu me dises,

de gré ou de force, certaines pot'ées choses... Nous allons causer. Retirez-vous, vous autres !...

— Vous pouvez me massacrer !... répliqua le fédéré d'un air de défi. Votre pouvoir ne va pas au-delà...

— Bah ! Nous verrons bien, mon gaillard !

À peine Edouard Marquais fut-il seul avec son prisonnier,



...Je veux mourir ; je veux le rejoindre !... c'est moi qui l'ai tué !...

qu'il referma vivement la porte, tourna la clef dans la serrure, puis s'adressant à son rival :

—Et maintenant, monsieur, à nous deux !

Son attitude avait subitement changé. Il s'exprimait avec une politesse froide, sous laquelle on eût pu aisément deviner un autre sentiment.

—Je vous ai déjà déclaré que je ne parlerais pas... Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me traîner dans la cour et de me coller au mur.

Edouard secoua la tête :

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, monsieur. Ecoutez moi. Le temps presse.

—Ah ! s'écria-t-il avec un sombre désespoir, je suis plus pressé que vous ! Assassin, faites votre besogne...

—Assassin ? vous oubliez que ce matin...

—Vous m'avez tiré des mains sanglantes de vos soldats ?... C'était pour mieux me torturer sans doute...

—Vous vous trompez, monsieur Amilcar Mercier ! interrompit avec calme l'officier du 175^e.

Un sourire de dédain et de haine errait sur ses lèvres...

—Ecoutez moi donc ! Ne fût-ce qu'une minute. Vous allez comprendre...

—Je ne comprends qu'une chose, c'est que vous êtes un misérable ! Bref, que me voulez-vous ?...

Marquais, lui montrant du doigt la petite valise :

—Je veux d'abord, dit-il, que vous ouvriez cela. Dépêchez-vous.

—Cela ?... Qu'est ce que c'est ?

Et, haussant les épaules :

—Je ne connais pas cette malle... S'il y a quelque chose de suspect, cela ne me regarde pas...

—Ouvrez-là donc, sacrebleu !... Ce sont des vêtements que l'on vous envoie...

—Des vêtements, et pour quoi faire ?

—Malheureux ! s'écria Edouard impatienté. Regardez donc toujours ! Vous finirez peut-être par comprendre. Ne devinez-vous pas que vous n'êtes pas aussi abandonné, aussi fatalement perdu que vous le pensiez ! Faut-il donc que je vous dise qu'une personne qui vous est chère, très chère, m'a prié de... Voyons, faudra-t-il vous sauver malgré vous ? c'est le salut que je vous apporte et vous le repoussez ?

Amilcar ne s'expliquait pas trop comment son salut, auquel il ne tenait guère d'ailleurs, pouvait être contenu dans cette caisse.

Il se baissa, ouvrit fiévreusement, et en retira un uniforme complet de lieutenant d'infanterie.

—Que veut-on que je fasse de cette tunique, de ce pantalon, de ce képi ? dit-il ébahi ?

—Que vous endossiez l'une, que vous passiez vos jambes dans l'autre, que vous posiez le troisième sur votre tête ! répondit en souriant l'officier de la ligne.

L'ex-fédéré était stupéfait.

Il s'avança vers Edouard Marquais :

—Oh ! Je comprends, monsieur ! Je m'aperçois que vous êtes un noble cœur. Pardonnez-moi mes paroles amères de tout à l'heure. Permettez-moi de serrer la main loyale du plus généreux des ennemis.

—Ne me remerciez pas, monsieur... Et habillez vous vite. Grâce à ce costume, vous allez sortir d'ici sans difficulté...

—Moi ! s'écria Amilcar en reculant de dégoût... Que je revête cet uniforme exécré !... Jamais ! jamais !

—Jamais ? Alors même que ce serait une autre personne qui vous en prierait par ma voix ? Alors même que Mlle Monblant attendrait avec angoisses...

—Mathilde ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

—Oui, Mlle Mathilde ! C'est elle qui m'envoie vers vous, et qui vous ordonne de m'obéir.

—Vous l'avez vue ? elle est vivante ? Où est-elle ? Ah ! quand ce matin elle est tombée inanimée dans mes bras, j'ai bien cru que tout était fini pour elle comme pour son père. Et je ne demandais plus qu'à aller les rejoindre.

—Est-ce qu'elle avait le droit de mourir ? Oubliez-vous qu'il y a rue du Ponceau une malheureuse veuve, une malheureuse folle qui n'a plus d'autre appui que sa fille ?

Et il ajouta d'une voix sombre :

—Puisque vous refusez de lui servir de fils ! Ah ! tenez, monsieur, vous n'avez pas de cœur et vous ne méritez pas d'être aimé comme vous l'êtes !

—Moi, s'écria le prisonnier. Moi qui donnerais tout mon sang pour...

—Tout votre sang ? répliqua le lieutenant avec un haussement d'épaules. Et vous hésitez à sacrifier à celle que vous prétendez aimer vos préjugés, vos rancunes et vos haines ?

Et, d'un ton sévère et méprisant :

—Je vois, monsieur, que vous n'êtes pas digne de cette héroïque enfant ! Quoi ! C'est une question de costume qui vous arrête !.. Et quand il s'agit de voler auprès d'elle, de la consoler, de l'aider dans sa tâche filiale, vous reculez devant un expédient nécessaire !... Mon uniforme vous fait horreur et vous vous croiriez déshonoré de l'endosser quelques instants !

—Pardon, lieutenant ! Vous avez mal interprété mes paroles.

—Ai-je été retenu par ces mesquines considérations, moi ? N'ai-je pas franchi d'un bond l'abîme d'exécérations et de vengeances creusé entre nous par deux mois d'une lutte acharnée ? N'ai-je pas foulé aux pieds jusqu'à mon devoir même, pour venir vous ouvrir la porte de ce cachot ?

—Lieutenant ! s'écria l'ancien fédéré. Ne soyez pas injuste. Je ne puis éprouver, à cette heure, qu'un sentiment de reconnaissance et d'admiration. Mais...

—Mais vous n'avez pas le droit de réfléchir et de tergiverser ! Certes, j'exècre autant votre cause que vous pouvez détester la mienne. Eh ! bien, si pour épargner un chagrin à Mlle Mathilde, — et pourtant je ne suis pas aimé d'elle, moi ! — il me suffisait de mettre sur mes épaules une vareuse de communard, croyez vous donc que je ferais tant de façons, et que je me draperais ainsi dans ma haine et dans mon orgueil ?... Bref, j'ai juré à Mlle Monblant que vous seriez libre. Le temps presse. Bientôt peut-être, il serait trop tard. J'ai tenu ma promesse dans les limites du possible. Hâtez vous !

—Mais vous, vous vous compromettez, monsieur !... Qui m'assure que vous ne serez pas victime de votre dévouement ?

—Que vous importe ?... Ce qui me perdra, ce sont ces lenteurs et ces retards.

Et, lui arrachant presque de force sa redingote :

—Dépêchez vous donc, f... ! Faudra-t-il que je vous déshabillement de force !

Amilcar se décida... Tandis qu'il procédait avec précipitation à sa toilette, l'officier approcha de l'étroite fenêtre de la cellule la table et l'escabeau qui en composaient tout le mobilier, et simula les préparatifs d'une tentative d'évasion.

—Voyez-vous, dit-il vivement?... On supposera que vous vous êtes échappé à travers les barreaux... Vous êtes mince, et, bien que l'ouverture soit étroite, l'hypothèse n'est point invraisemblable... Allons ! êtes-vous prêt?... Boutonnez donc votre tunique, sacrebleu !...

—Lieutenant ! murmura Meroier avec émotion, je suis confus...

—Ce n'est pas de la confusion qu'il faut, c'est de l'assurance... Et maintenant, venez avec moi ! fit-il d'un ton bourru.

Après avoir refermé la porte du cachot, ils descendirent côte à côte les deux étages, traversèrent la cour et gagnèrent le vestibule. Personne n'avait fait attention au nouveau lieutenant du 175^e. Les soldats croisés par eux dans l'escalier avaient fait machinalement le salut militaire.

Le fédéré, fidèle aux recommandations de son sauveur avait, en longeant la fatale cour débarrassée des cadavres qui l'encombraient le matin, mais toute rouge encore de sang, le fédéré avait eu soin de détourner la tête.

Quelques minutes plus tard, ils étaient hors de la caserne. Edouard Marquais voulut accompagner l'évadé assez loin pour que toute éventualité de danger fût écartée. Il ne le quitta que dans l'une des petites ruelles tortueuses qui débouchent dans la rue du Temple.

Ils allaient se séparer. Amilcar, qui avait eu jusque-là le cœur trop gonflé pour dire un seul mot, saisit les deux mains du lieutenant et les pressant avec force dans les siennes :

—Je ne vous remercie pas ! balbutia-t-il. Je serais impuissant à trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve. Ce matin, vous le savez, je n'ai point tremblé devant la mort. Et, vous le voyez, je tremble d'émotion et de reconnaissance... Comment pourrai-je acquitter jamais la dette sacrée...

Marquais l'interrompit :

—Vous ne me devez rien, dit-il tristement...

—Rien !... Quand, deux fois en une journée vous m'avez sauvé ! Quand vous me rendez à celle que j'aime !

Ces derniers mots provoquèrent chez l'officier un tressaillement involontaire.

—Celle qu'il aime ; se murmura-t-il en frémissant.

Puis, di-simulant son agitation :

—Ce n'est pas moi, c'est " Elle " qui vous sauve ! Je n'ai d'autre mérite que d'avoir tenu ma promesse de soldat.

Et d'un accent troublé :

—Je ne vous demande, en échange, que deux choses...

—Oh ! c'est-entre nous désormais à la vie, à la mort ! s'écria avec feu l'ex-capitaine fédéré. Je vous appartiens corps et âme...

—Je ne réclame de vous que beaucoup de prudence d'abord... Songez que je ne pourrais pas renouveler une seconde fois, avec le même succès, ce que j'ai fait aujourd'hui... et je dois vous le dire, si vous étiez arrêté de nouveau, ce n'est pas M. de la Clémanderie qui vous délivrerait ! Et maintenant, dites, je vous prie, à Mlle Monblant...

Il s'interrompit...

—Dites à Mlle Mathilde, qui m'a vu aujourd'hui pour la dernière fois... dit-ils lui...

Ses yeux se voilaient, les syllabes avaient peine à sortir de sa bouche.

—Dites lui qu'elle me...

Il allait ajouter : " qu'elle me pardonne la mort de son père ! " mais il recula devant ce terrible aveu...

—Dites lui... que je fais les vœux les plus ardents pour son bonheur... Adieu, mon-tieur !...

—Lieutenant ! reprit Amilcar avec vivacité, nous ne pouvons nous séparer ainsi... Il y a une demi-heure à peine, je ne voyais en vous qu'un ennemi implacable... Maintenant, vous êtes pour Mathilde et pour moi plus qu'un ami, plus qu'un frère ! Ce n'est pas assez de presser votre main. Permettez-moi de vous embrasser, et pour moi-même et pour la chère enfant qui sera bientôt ma femme !

Edouard ne put s'empêcher de frissonner sous ce coup de poignard inconscient dont le frappait, sans s'en douter, son rival et son protégé...

Il se laissa passivement étouffer, et s'arrachant subitement des bras d'Amilcar :

—Adieu ! adieu !... dit-il d'un accent étrange, suffoqué par la rage jalouse qui grondait en lui... Adieu !...

Et il s'enfuit précipitamment, courut s'enfermer dans sa chambre, se pressa le front de ses deux mains crispées, en s'écriant :

—Sa femme ! Sa femme !... Et c'est moi qui le jette dans les bras de Mathilde !... Sa femme !... Et c'est moi qui les réunis, à l'instant même où le sort allait prononcer entre eux une séparation éternelle !... Malheureux et imbécile que je suis !...

Et un éclat de rire convulsif s'échappa de sa poitrine.

—Sa femme !... Ah ! ah ! ah ! ah !... Il ne me manquerait plus que d'assister à leurs noces et d'être son gargon d'honneur !

V.

Le surlendemain, à sept heures du matin, par une pluie fine et pénétrante, un modeste corbillard de septième ou huitième classe, montait lentement la rue de la Roquette.

Quatre personnes le suivaient : deux femmes en grand deuil et deux hommes correctement vêtus de noir.

Ceux-ci et celles-là paraissant appartenir aux classes aisées de la société, on s'étonnait à la fois de l'extrême simplicité du convoi et de la solitude qui régnait autour de ce cercueil.

Ce mort était-il donc sans parents, sans amis, sans voisins ?

Était-ce un étranger, enlevé par une maladie subite, dans une chambre d'hôtel garni, loin de son pays et de ses relations ?

Les rares passants qui circulaient dans Paris à cette heure matinale se posaient ces questions avec une pitié sympathique.

Quelques-uns même, comme cela se voit souvent en pareille circonstance, voulaient se joindre spontanément au cortège. Cet isolement leur faisait mal. Le plus pauvre ouvrier a plus de monde à son enterrement.

Mais deux agents en bourgeois, qui marchaient sur le trottoir et semblaient surveiller le char funèbre, les écartaient brutalement en leur demandant d'un ton sec :

—Vous n'êtes pas de la famille ? Circulez ! et plus vite que ça !

En consentant, sur la demande de Mme de la Clémanderie et du commandant, qui n'avaient pu refuser à leur fille et à leur sœur cette suprême consolation ; en consentant, dis-je, à rendre à la veuve du colonel fédéré le corps de son mari, l'autorité militaire lui avait imposé certaines conditions formelles.

L'enterrement devait avoir un caractère furtif ; personne en dehors de la famille ne devait y assister ; l'administration des pompes funèbres viendrait enlever le cadavre à la pointe du jour.

Il fallait que Mme Monblant se cachât pour conduire à sa dernière demeure le père de son enfant !

Il fallait qu'aucune manifestation ne pût se produire.

Les locataires de la maison de la rue du Ponceau avaient dû s'abstenir eux-mêmes d'accompagner jusqu'au cimetière les restes de leur voisin et de donner aux deux malheureuses femmes ce témoignage de sympathie.

Le chef de bataillon fut mieux aimé, certes, ne pas assister à ces obédques de supplicés ; une sorte de honte l'avait saisi ; et les instances de sa mère l'avaient décidé à conduire le deuil. La veuve n'était-elle pas sa propre sœur et l'orpheline sa propre nièce ?

Vainement Mathilde, dans la soirée de la veille, avait supplié Amilear de ne pas s'exposer à être reconnu, de ne pas risquer une seconde arrestation. Il était resté inébranlable, et il était accouru de bonne heure.

—Ne me demande pas une lâcheté, Mathilde ! s'était-il écrié avec énergie... Dussé-je braver mille morts, je serai là ! Ne suis-je pas le fils de mon cher colonel ?

D'ailleurs, à cette heure matinale, il y avait moins de danger que dans la journée. Personne ne reconnaîtrait l'ancien capitaine qui avait coupé sa barbe. Et les dames Monblant le feraient passer aux yeux du commandant pour un neveu du décédé.

Le convoi arriva au Père-Lachaise et se dirigea vers la sépulture de famille des La Clémaderie.

La cérémonie ne fut pas longue. Aucun discours, cela va sans dire, n'aurait été toléré, et qui donc l'eût prononcé ? Ce n'était pas le commandant fratrioïde !

On n'entendait que les sanglots des deux femmes. M. de la Clémaderie, impassible, les yeux secs, et se sentant mal à l'aise, avait hâte que cette corvée fût finie ! Le désespoir du jeune parent dont il ne soupçonnait guère l'identité, formait avec son propre sang-froid un trop singulier contraste.

Au moment où la bière toucha le fond du caveau en produisant un bruit sourd, la douleur de Mathilde et de sa mère prit de telles proportions que le commandant, impatienté, voulut à toute force les entraîner.

—Non ! laisse-moi ! cria la veuve, je ne m'en irai pas ; je veux mourir ! Je veux le rejoindre... C'est moi qui l'ai livré ! C'est moi qui l'ai tué !...

Et elle essayait de se précipiter dans le trou béant...

Jusqu'alors elle avait été relativement calme. En apprenant, vingt-quatre heures avant, la fatale nouvelle, sa raison qu'elle venait à peine de recouvrer n'avait pas sombré une seconde fois.

Mais son cerveau n'avait plus la force de résister à cette dernière épreuve. Ses yeux se séchèrent tout à coup et reprirent une fixité significative. Les sanglots et les oris qui retentissaient dans le cimetière firent place à un éclat de rire lamentable.

Mme Monblant était plus folle que jamais.

Sa fille et son futur gendre la saisirent pour l'empêcher de se jeter dans le caveau.

Au même instant, un personnage qui se tenait discrètement à quelque distance, ayant au bras une grande couronne qu'il se réservait de déposer sur la tombe après le départ de la famille, s'approcha vivement.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884 — (No 244).

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

XI

Quand elle sortit de la maison de son tuteur, elle vit le garde-chasse installé sur le siège de la voiture, à côté du jeune cocher.

—Bricard, presse tes chevaux, commanda-t-elle.

Une heure après la voiture s'arrêtait devant le château et Mlle de Valnac sautait à terre en disant :

—Jacques, suis-moi.

Au lieu de pénétrer dans le vestibule, elle se dirigea vers une pelouse dont l'étendue permettait à ceux qui s'y promenaient de n'être surpris par aucun indiscret écouteur.

—M. de Jozères m'a appris que tu dois quitter le pays ? débûta-t-elle brusquement.

—Oui, mademoiselle. Ce soir, je serai déjà bien loin.

—Je te défends de t'éloigner, prononça-t-elle d'une voix brève.

C'était la première fois que le fidèle serviteur allait désobéir. Aussi, ne se sentant pas le courage de parler, il secoua négativement la tête.

—As-tu donc peur aujourd'hui des miaulements de ces couards ennemis dont tu t'es moqué si longtemps ?

—Certes non, fit dédaigneusement Cardoze.

—Alors pourquoi fuir ? car ton départ est une véritable fuite. Quel est donc l'imaginaire danger qui t'effraie ?

—Vous le dire, mademoiselle, me serait impossible, car je ne le connais pas moi-même. Mais, il y a une heure, quand M. de Jozères m'a si durement traité, je ne sais quel subit pressentiment m'est venu qu'un malheur plane sur nous et que j'en serai la première victime.

—Voici donc la première fois qu'un Cardoze aura séparé son sort de celui des Valnac, articula lentement Berthe.

—Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour vous, mademoiselle. Si je pars, c'est que je crois détourner ainsi la catastrophe inconnue qui menace cette demeure.

La jeune fille fit entendre un petit rire moqueur :

—Une catastrophe, dis-tu ? Avoue que tu choisis bien mal ton moment pour parler de malheur quand je suis à la veille de me marier. Est-ce donc que tu redoutes ce mariage destiné à relever la maison des Valnac qui allait s'éteindre dans la misère ?

Cardoze, à cette question, garda le silence.

—Ah ! voilà ce qui t'afflige, poursuivit Berthe. Dans quinze jours, Mlle de Valnac s'appellera Mme de Gabrinoff, du nom de celui qui, ses écus en main, s'est rendu possesseur de ce château. Après avoir pris la demeure, il s'empare aussi de la fille de ton maître, n'est-ce pas ? De là est venue ta haine contre cet homme ?

Le garde, sombre et muet, fit un signe affirmatif de tête.

—Ton dévouement, mon bon Jacques, t'a empêché de réfléchir. Dis-toi que si j'ai l'air de faire si bon marché du titre des Valnac, c'est justement parce que je pense à celui qui doit le perpétuer, car je ne veux pas que le nom de mes pères végète dans la ruine et l'oubli.

Puis, avec un cruel sourire :

—Oui, continua-t-elle, cet homme avec ses millions est venu

s'abatto sur la terre de mes ancêtres et, je le jure, sa fortune s'y enterra tout entière au profit de celui auquel il l'a prise. Ma jeunesse, ma beauté, mon bonheur, je lui ai tout vendu, et bien sot il est s'il croit n'avoir à les payer qu'une fois.

—Et, par la ruine de ce Russe, François de Valnac se relèvera riche, heureux et honoré, s'écria Cardoze, gagné par l'enthousiasme.

—Aussi, reprit la jeune fille, ce sacrifice que je fais à l'honneur du nom me met en droit d'exiger également l'aide du dernier descendant de cette longue race de fidèles serviteurs qui, depuis deux siècles, ont côtoyé les Valnac dans la vie. Est-ce à l'heure de l'infortune ou du péril que doit cesser un dévouement de si longue date ?

—Je resterai, prononça Jacques résolu.

Berthe tendit sa petite main au garde chasse qui y déposa un respectueux baiser.

—Ainsi donc, plus de vilain pressentiment, dit-elle.

Cardoze sourit tristement.

—Je m'efforcerais d'oublier, fit-il, c'est tout ce que je puis promettre.

—Il est bien convenu que tu mépriseras les hargneuses criailleries des gens du village ?

—Je ferai le sourd.

Berthe hésita un peu avant de continuer.

—Et que tu montreras bon visage à mon mari... M. de Gabrinoff ? demanda-t-elle d'une voix lente qui semblait prier.

Le garde fit attendre sa réponse.

—J'y tâcherai, dit-il enfin en pâlisant.

Sans avoir l'air de s'apercevoir de ce trouble, Mlle de Valnac continua :

—Ta maisonnette est si loin, là-bas, au fond du parc, qu'il est peu probable que M. le comte t'y fasse de fréquentes visites.

—Le fait est que s'il ne vient pas m'aguicher par trop dans le commencement, je finirai peut-être par m'habituer à l'idée que le château lui appartient.

—Allons, va, mon fidèle ami et, à l'avenir plus de papillons noirs, ajouta Berthe en le congédiant.

Pendant que son serviteur s'éloignait, la jeune fille le suivit du regard.

—Moi aussi j'ai des pressentiments, murmura-t-elle. Et, pensive, elle regagna le château à pas lents.

Dix jours après, M. de Gabrinoff arrivait, ramenant avec lui le notaire de Paris, porteur du contrat.

Le mariage avait été fixé à une semaine de date. Cinq jours avant sa célébration, François tomba malade. Si peu grave que fût cette indisposition, Berthe, qui s'en alarma, parlait déjà de reculer la cérémonie, quand M. de Jozères se hâta de dire :

—Faites donc appeler un jeune médecin qui vient de s'établir à Donchéry : on en dit beaucoup de bien. Par lui nous saurons si cette maladie vaut la peine qu'on décide un jour ou non.

—Comment appelez-vous votre protégé ?

—Oh ! mon protégé ? Je ne l'ai jamais vu. J'en parle seulement pour l'avoir entendu beaucoup citer. Il paraît qu'il a débuté par des cures merveilleuses. On le nomme Perrier.

Une heure plus tard, le docteur Perrier, accouru au plus vite, tranquillisait Berthe en lui promettant de remettre sur pied son petit malade dans les vingt quatre heures.

Le mariage resta donc arrêté au jour convenu.

La veille de la célébration, et une heure avant la signature du contrat, le comte de Gabrinoff attira sa future à l'écart :

—Mademoiselle, lui dit-il, voulez-vous me permettre de vous faire un étrange cadeau ?

Et dans sa main, qui s'ouvrit, Mlle de Valnac aperçut une montre.

Ce n'était pas un de ces bijoux mignons, finement ornés, où les perles et les diamants s'enchaînent dans l'émail ; tel, en un mot, que le comportait l'éblouissant écrin rapporté de Paris pour sa fiancée, par M. de Gabrinoff. C'était, au contraire, une très-vulgaire et vieille pièce, grossièrement travaillée, au massif boîtier en platine, qui accusait une fabrique étrangère du dernier ordre.

Par contre, une magnifique chaîne, long défilé d'émeraudes, pendait à cette montre.

—Si laid que soit ce bijou, je vous demande de le porter, continua le comte. J'ai pour lui un superstitieux respect. Mon aïeul et ma mère, qui l'ont successivement possédé, ont vécu heureuses et honorées.

Ce disant, le comte avait poussé le boîtier de la montre et, après avoir indiqué du doigt quatre courtes lignes, en langue russe, gravées à l'intérieur, il poursuivit :

—J'étais si certain d'avance de votre consentement, que je me suis permis de lui donner une date.

Et il traduisit l'inscription :

“ Le 4 août 1817, jour de leur mariage, Iwan de Gabrinoff a donné à son épouse Berthe de Valnac cette relique de deux vertueuses femmes. ”

Pour toute réponse, Berthe, baissant la tête, tendit son cou charmant auquel le comte passa la chaîne.

XII.

Le lendemain le mariage fut célébré à la chapelle du château, après les formalités civiles accomplies dans le grand salon où le maire du village avait apporté le registre de l'état civil.

M. de Jozères et un autre magistrat étaient les témoins de la mariée orpheline.

Ceux de M. de Gabrinoff n'étaient arrivés que du matin même, venant de Paris en chaise de poste à quatre chevaux. Le premier était un grand seigneur russe, froid et guindé, faisant vilaine mine à son compatriote dont il désapprouvait le mariage.

Le second était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, coquet, attifé, souriant, mis avec une suprême élégance de bon goût, ayant les allures et toutes les prétentions d'un homme à bonnes fortunes, bien que l'âge eût déjà quelque peu fatigué un visage qui, jadis, avait dû être celui d'un fort joli garçon.

Au maire qui lui demandait ses noms et qualités, ce personnage déclara se nommer Louis-René de Croisvelt, chevalier de Saint-Dutasse, sous-lieutenant dans la compagnie de Noailles de la maison militaire du Roi.

Dès qu'il avait vu Berthe, le chevalier de Saint-Dutasse s'était tourné ravi vers de Gabrinoff et, cueillant un baiser sur le bout de ses doigts, il lui avait dit :

—Charmante, en vérité ! mes compliments, très-cher comte. Pour une aussi gracieuse personne, je comprends maintenant que vous ayez renoncé à notre joyeuse vie parisienne.

Car c'était au milieu de la folle existence qu'il avait menée à Paris que le millionnaire de Gabrinoff avait rencontré M. de Saint-Dutasse.

Après avoir promptement gaspillé un assez important patrimoine, le chevalier s'était trouvé réduit à sa simple paie de sous-lieutenant. C'était encore loin d'être la misère, car le

grade de sous lieutenant de la maison militaire du Roi équivalant à celui de lieutenant colonel dans l'armée, ses appointements permettaient à Saint-Dutasse de vivre tranquille et sans dettes. Mais cette existence terro à terro n'était pas le fait du chevalier auquel le ciel avait départi la triple qualité de joueur, de gourmand et de débauché.

Pour continuer cette vie de folles orgies et d'amoureuses escapades, quo ne lui permettaient plus ses finances, le chevalier avait trouvé l'ingénieux moyen de toujours se faire le satellite de quelque richeissime viveur qui l'associait à tous ses plaisirs. De Saint-Dutasse remboursait en gaieté, en petits services et, au besoin, en coups d'épée, ainsi qu'il l'avait fait pour Gabrinoff, en tuant sur le pré un monsieur qui, devant lui, s'était permis de plaisanter sur le compte du Russe.

C'était, en somme, un gai convive à avoir à sa table, un bout-en-train à posséder dans une partie, et, par-dessus tout, quand on abordait le côté sérieux, un homme d'excellent conseil. De sorte qu'on oubliait facilement qu'il ne payait pas son écot, pour ne voir en lui que le compagnon aimable, l'homme de bonne compagnie et même l'ami sur lequel on savait d'avance pouvoir compter. Aussi, partout, les portes avaient fini par s'ouvrir béantes pour Saint-Dutasse qui, où qu'il se présentât, était certain de se voir fêté, bourré, abreuvé et accaparé avec le plus cordial empressement.

Le rôle de pique-assiette était devenu pour lui une véritable profession qu'il exerçait avec un rare talent. Il choyait les nouveaux amphitryons, sans oublier les anciens, tout en songeant à se préparer de futures hospitalités. Eût-il la féroce envie d'aller s'asseoir à telle table, il s'arrangeait si bien que l'hôte de cette maison désirée venait de lui-même le prendre par la main et lui faire pour ainsi dire violence. Bref, quand Saint-Dutasse arrivait frapper à une porte, il avait presque l'air de rendre service à ceux qui la lui ouvraient.

Au milieu de cette heureuse vie à bon marché, qui alimentait ses vices et ses péchés mignons, le chevalier avait l'adresse rare d'éviter une grosse faute, que commettent les vulgaires parasites, celle d'emprunter de l'argent à ceux qui l'hébergèrent.

Dans sa profession de pique-assiette émérite, il était tenu d'avoir ce génie qui, du premier coup d'œil, fait voir le fort et le faible de la place où l'on entre pour la première fois ; qui vous évite ces redoutables imprudences par lesquelles, en flâtant l'un, on blesse l'autre et qui vous créent deux ennemis pour un seul ami qu'elles vous donnent. Or, ce génie, qui peut s'appeler "l'art de contenter tout le monde," de Saint-Dutasse le possédait au suprême degré. Son début dans la maison de Gabrinoff marié fut un coup de maître.

Renseigné sur les détails de cette union par l'autre témoin, le grand seigneur russe avec lequel il était venu de Paris, le chevalier s'était dit que la jeune fille, qui se faisait reconnaître des millions de dot, promettait d'être une maîtresse femme avec laquelle il fallait se mettre au mieux.

Fût-ce un trait d'esprit de la part de Saint-Dutasse ? Fût-ce simplement le hasard qui le poussa ? Nous ne saurions rien préciser, mais le fait est que, du premier coup, le pique-assiette sut se créer une amie de Berthe quand, après la messe, on arriva dans la salle à manger où, comme témoin du mari, une place d'honneur lui était due à table.

—Chevalier, asseyez vous ici, à gauche de la comtesse, lui indiqua de Gabrinoff.

A ce moment de Saint-Dutasse aperçut François qui se tenait dans un coin de la salle où l'oubliait le comte. Il courut à l'enfant qu'il amena par la main en disant :

—Permettez, cher ami, que je donne à madame un voisin moins vieux.

Et, asseyant le bambin près de Berthe, il se plaça à la suite, entre François et le docteur Perrier.

—Voilà un finaud à surveiller, pensa M. de Jozères qui avait tout observé.

Mais le procureur, pas plus qu'aucun des assistants, n'avait surpris la lueur de colère dont s'était éclairci l'œil de la comtesse quand de Gabrinoff avait souri un peu dédaigneusement de l'action du chevalier. En une seconde, Berthe sut dominer sa fureur et, soutenue par son énergique volonté, elle se fit aimable et souriante pendant les deux mortelles heures que dura ce dîner. Son supplice fut enfin terminé par cette proposition que fit M. de Gabrinoff à ses convives :

—Si nous allions vider la corbeille ?

Car nous avons oublié de dire que, pendant ce repas des maîtres dans le château, une table avait été dressée sur la pelouse autour de laquelle s'étaient assis les fermiers, les employés, les domestiques, en un mot, tout le personnel du domaine.

C'était à cette catégorie de dîneurs que M. de Gabrinoff avait résolu de distribuer, à titre de souvenir du jour de mariage, les nombreux et menus cadeaux entassés dans une corbeille qui attendait, sur un gabridon voisin, l'heure de la distribution.

Au-dessus de cet amas de lots divers se trouvait, bien visible pour tout le monde, un magnifique couteau de chasse.

La poignée en vieil argent ciselé, représentait une chasse dont les évolutions contournaient une double coquille sous laquelle s'abritait la main pour manier une lame, non pas étroite et longue comme on les fait aujourd'hui, mais large, courte et épaisse. Cette arme, qui reposait en son fourreau de cuir fauve, était plutôt une sorte d'énorme poignard qu'un couteau de chasse et elle accusait si visiblement sa provenance étrangère que M. de Jozères, au milieu du groupe qui s'était formé autour de la corbeille, demanda au comte :

—C'est un coutelas russe, n'est-ce pas ?

—Oui. Nous nous en servons pour la chasse à l'ours. Et quand l'occasion arrive d'en faire usage, il faut un remarquable sang froid, car c'est le moment où l'animal, se dressant devant vous, cherche à vous étouffer dans ses pattes.

—Jolie minute ! fit de Saint-Dutasse.

—Quelle horrible blessure doit résulter d'une pareille arme ! dit Perrier.

—Le cas échéant, ce serait de l'ouvrage pour vous, docteur, ajouta M. de Jozères en riant.

—Euh ! euh ! je crois que je n'aurais plus qu'à plaindre le client que me procurerait cette lame, répondit le docteur sur le même ton.

—Allons vider la corbeille ! s'écria tout le chœur des invités.

Le comte de Gabrinoff avait fait les choses en grand seigneur généreux, et, sur la pelouse où dînaient les gens de service, comme on avait conté merveilles du contenu de la fameuse corbeille, la distribution était attendue avec une véritable impatience.

Aussi, la satisfaction fut-elle franche quand, sur le perron du château, on vit apparaître M. de Gabrinoff que suivait son moude.

Suivant l'usage, les deux époux auraient dû, l'un au bras de l'autre, faire le tour de la table des domestiques. Mais, avant de quitter la salle à manger, un incident s'était produit qui avait forcé le comte de marcher seul.

Alors que, le bras arrondi, le mari s'était avancé vers la comtesse, celle-ci, en lui montrant Francis, qu'elle tenait par la main, avait répondu sèchement :

— Vous le voyez, j'ai déjà mon cavalier.

Le comte se savait, à propos de l'enfant, coupable d'une première faute ; il crut se faire pardonner son tort en cédant au caprice de sa femme, et il marcha en avant sans mot dire.

— J'ai eu bon nez ! pensa de Saint-Dutasse qui avait vu cette courte scène.

En s'éloignant avec son frère du chevalier, Mme de Gabrinoff avait gracieusement salué le pique-assiette qui, habile en tout, s'était écrié d'un ton désolé :

— Comment, madame, vous m'enlevez déjà le jeune comte de Valnac ! A peine ai-je eu le temps d'apprécier tout ce que ce délicieux enfant promet pour l'avenir !

Si grossière que fût cette flatterie à propos d'un bambino, elle touchait trop bien la corde sensible de Berthe pour que sa reconnaissance se fût attendue.

— Mais, chevalier, dit-elle en souriant, il semble, à vous entendre, que vous deviez nous quitter tout à l'heure.

— Peu s'en faut, madame, car ie tout court congé que j'ai obtenu m'oblige à repartir demain au point du jour.

— Alors je ne vous croirai pas de mes amis, monsieur de Saint-Dutasse, si, pour l'automne prochain, vous ne trouvez pas le moyen de venir ici, pendant un grand mois, chasser avec M. de Gabrinoff.

— Cette invitation m'est trop agréable, comtesse, pour que je ne fasse pas l'impossible afin d'en profiter, répondit le parasite en exécutant son humble salut.

Et, tout heureux d'être ce qu'il appelait " ancré dans la maison ", il suivit Mme de Gabrinoff pour assister à la distribution de la corbeille.

Dans l'espèce de cortège que les invités faisaient au comte qui se dirigeait vers la pelouse, le hasard mit de Saint-Dutasse près du docteur Perrier.

A cette époque Perrier était un jeune homme de vingt-sept ans dont, jusqu'à ce jour, la vie avait été pénible et laborieuse. Fils de bien petits commerçants de Mézières qui s'étaient tués de travail pour le faire instruire, il était demeuré orphelin à vingt ans. N'ayant recueilli de ses parents qu'une modeste succession de 6,000 francs, il s'était sévèrement assigné 800 francs à manger par année et s'était rendu à Paris où, vivant d'eau claire et de pain sec, il avait étudié la médecine en infatigable travailleur, sans jamais prendre un repos, ni goûter à un plaisir.

— Mes écus ne me permettent pas de flâner, se disait-il. Avant que j'arrive à la fin du fond du sac, il me faut avoir grimpé sur ma bête.

Cette tenace volonté et ce travail opiniâtre avaient fait de Perrier un véritable puits de science. Au lieu de rester à Paris où la clientèle, si savant qu'il était, aurait été trop lente à venir, il avait regagné ses Ardennes et, entre Sedan et Mézières, il était venu s'établir à Donchéry, petit, village privé de médecin.

Depuis trois mois, le débutant avait fait des cures vraiment remarquables dont il avait été beaucoup parlé dans les localités voisines, mais qui lui avaient rapporté peu. En regardant son mince pécule qui touchait à une prochaine fin, il se répétait chaque jour ;

— A mon dernier écu, il faut que je sois lané.

Aussi l'espoir lui était-il arrivé en se voyant accueilli pour médecin par M. de Gabrinoff, un des plus grands propriétaires du pays.

— J'ai enfin le pied dans l'étrier ! s'était-il joyeusement écrié le jour où il avait été appelé près du jeune François, malade.

Tel était Perrier qui, tout à l'étude, était arrivé à l'âge de vingt-sept ans sans avoir encore eu maille à partir avec les brillantes passions de la jeunesse. Tout sommeillait en lui et la première occasion devait décider de son avenir.

A côté de Saint-Dutasse, il suivait donc Mme de Gabrinoff, devant laquelle la corbeille était portée par deux invités.

Le comte avait commencé la distribution.

Après quelques mots adressés à chacun des donataires, il choisissait à son gré un cadeau qu'il offrait à celui ou celle dont c'était le tour, puis il passait au suivant.

Derrière le comte se tenait Berthe, muette et en apparence, très-calme, mais dont les lèvres se contractaient légèrement toutes les fois qu'un des anciens domestiques de la maison, pour témoigner sa reconnaissance après le don qui criait à tue tête :

— Vive M. le comte !

A mesure que la corbeille se vidait, de Gabrinoff avançait peu à peu et l'escorte de ses invités le suivait lentement.

— Tuidiu ! s'écria tout à coup de Saint-Dutasse dont les yeux s'écarquillèrent.

Perrier voulut se rendre compte de ce qui avait pu motiver l'exclamation de son voisin, mais le comte s'interposait entre lui et la cause de l'étonnement du chevalier. Il vit seulement que la tournoise touchait à sa fin,

La curiosité du docteur ne resta pas longtemps inassouvie, car de Saint-Dutasse, toujours en extase, ajouta bientôt à mi-voix :

— D'où diable sort cette splendide créature ?

Au même instant de Gabrinoff continuait de s'avancer et Perrier, dans son point de vue dégagé, vit apparaître Nicole Cardoze.

— Oh ! oui... une splendide créature ! se dit-il émerveillé.

Et, en même temps que son regard ardent dévorait la fille du garde-chasse, un frémissement étrange, qu'il n'avait jamais ressenti, lui courut sur tout le corps.

Cependant le Russo s'était rapproché de la superbe brune qui, dans ses plus beaux atours, se tenait devant lui, la tête fière, l'examinait de son grand œil plein d'éclairs. Une seconde durant le regard de Gabrinoff plongea dans celui de Nicole et, muets tous deux, ils restèrent en présence.

Enfin le comte lui tendit une croix d'or en disant de sa voix lente qui ne décelait aucun trouble :

— Tenez, ma charmante, sur cette croix, vous prierez pour notre bonheur à tous.

Et, s'écartant de deux pas, il marcha vers Jacques Cardoze qui, pâle et la lèvre frémissante, adossé contre un arbre voisin, le regarda venir.

M. de Jozères, quand le comte était revenu de Paris, lui avait-il dit ce qui s'était passé avec Jacques ? De Gabrinoff avait-il appris autrement les propos qu'on prêtait au garde-chasse ? Ou bien, là, tout de suite, à la vue de l'homme, avait-il deviné qu'il se trouvait en présence d'un ennemi ? Nous ne saurions rien affirmer. Mais, outre qu'il était sérieusement brave, il était trop grand seigneur pour s'inquiéter d'une haine partant de si bas.

Ce fut donc d'un ton légèrement moqueur qu'il aborda le serviteur.

—Vous êtes le garde-chasse Cardoze, n'est-ce pas ? celui qui, m'a-t-on dit, est si bon tireur qu'il peut abattre tout gibier qu'il vise ?

Il avait fallu l'ordre formel de Berthe pour que le père de Nicole eût consenti à se trouver si vite en présence du Russo. Il s'était juré de rester impassible devant lui et de se montrer sourd à l'insignifiante phrase qui lui serait dite. Mais les quelques mots du comte, qui semblaient ne contenir qu'un compliment sur son adresse, étaient prononcés d'une façon telle que Jacques crut y découvrir un sens caché. Il releva vivement la tête et regarda le comte en face.

Mais, derrière M. de Gabrinoff, il vit apparaître le visage de la mariée dont les regards lui commandaient la prudence. Aussitôt il répondit d'une voix qu'il fit calme :

—C'est la vérité, monsieur le comte, je suis bon tireur. Les loups de la contrée en savent quelque chose.

—Dans mon pays, continua le Russo, nous estimons peu ces triomphes à distance. Au lieu de nous mettre à l'affût, nous marchons, le couteau au poing, droit à notre ennemi... et nous le choisissons de taille à combattre... alors c'est une vraie lutte. Essayez donc de ce genre de chasse, Cardoze.

Ce conseil inattendu avait changé l'humour du garde qui, moqueusement à son tour, répartit :

—Alors Monsieur me conseille de chasser le lapin au couteau ?

—Oh ! non, la grosse bête... l'animal dangereux... celui qui se défend. Pour le cas où vous auriez l'occasion de tâter de la chasse au couteau, je veux vous donner l'outil nécessaire, mon brave garçon.

Et le comte se retourna pour prendre dans la corbeille le couteau de chasse dont nous avons parlé. Mais avant qu'il eût posé la main sur l'arme, la comtesse s'était aperçue d'un détail qui avait échappé à l'examen général des convives.

Sur l'une et l'autre coquille de la poignée était gravé l'écusson des Gabrinoff.

Offrir ce cadeau à Jacques, c'était vouloir lui faire porter le chiffre, pour ainsi dire la livrée de ce maître qu'il ne reconnaissait pas. Berthe comprit aussitôt que le garde, à la seule vue de l'écusson, allait jeter dédaigneusement l'arme au pied du comte. Pour éviter, en présence de si nombreux témoins, une pareille scène, elle s'empara vivement du couteau de chasse et, le plaçant entre les petites mains de son frère, elle lui dit :

—Va porter toi-même ce cadeau à ton ami Cardoze.

De Gabrinoff, sans rien comprendre au motif qui faisait agir sa femme, laissa l'enfant exécuter la commission. À l'aspect de l'écusson, le serviteur, comme l'avait prévu la comtesse, recula d'un pas. Mais, devant François, le dernier des Valnac, son jeune et véritable maître, qui lui tendait l'arme, il se courba obéissant et prit le couteau.

Pendant le pêle-mêle des assistants qui suivit la distribution, Mme de Gabrinoff se rapprocha de Jacques, toujours à l'écart, lui souffla en rouriant :

—Merci, Cardoze. Si ce couteau te répugne par trop, rends-le-moi quand tu voudras... et, comme je ne veux pas que tu sois frustré de ton présent de mariage, je te l'échangerai contre quelques jolies fanfreluches pour Nicole.

Le lendemain tout le pays parlait du superbe coutelas que le comte avait donné à son garde-chasse.

Le lendemain aussi, le chevalier de Saint-Dutasse, dans la chaise de poste qui l'entraînait vers Paris, se disait gaiement :

—Oui, je reviendrai passer un mois au château, on peut y couler les heures douces... bon vin... bonne table... et cette charmante Nicole.

À la même heure, le docteur Perrier, qui avait regagné son village de Donchéry, se répétait de dix en dix minutes :

—Nicole Cardoze... quelle jolie fille ! !

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

Oalino vient de faire emplette de plusieurs grosses de crayons et rencontre un ami qui lui demande la cause de cet accaparcement.

—Je fais mes provisions avant que ça n'augmente, répond notre idiot, puisque les ouvriers des mines sont en grève.

Un bon bourgeois lit son journal.

—1884, une année bissextile. Allons, zut ! un jour de plus à vivre avec ma femme.

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

À toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. — Un an, \$1 00, six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exili l'Empisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Un Vagabond de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exili l'Empisonneur* (suite et fin), *Le grand Huit, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE, 1884 — Jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)